

# Qu'est-ce que l'antisémitisme selon Brigitte Stora ? Un meurtre intime

Jean-Marie Harribey

Le fracas des bombes larguées par l'armée d'Israël sur Gaza n'a pas cessé depuis le 7 octobre 2023, la famine et la soif achèvent l'œuvre létale des armes, et la déshumanisation des survivants condamnés à se disputer les bribes de nourriture et d'eau jetées par parachute est sans doute le but ultime d'une entreprise d'anéantissement total, au point que la Cour internationale de Justice a, dans un arrêté du 26 janvier 2025, rendu une décision reconnaissant le « risque de génocide ». Depuis cette date, le doute sur le risque est certainement levé. Le rapport rédigé par Francesca Albanese, rapporteuse spéciale auprès des Nations unies sur la situation des droits humains dans les territoires palestiniens occupés, en juin 2025, le confirme hélas, de même que celui d'une commission d'enquête de l'ONU<sup>1</sup>. Il est donc plus que nécessaire de s'arrêter sur la nature, l'influence, les discours et les non-dits des analyses et idéologies qui entourent le conflit dit israélo-palestinien, mais qui dépasse de loin la séquence historique actuelle. Beaucoup de problématiques pourraient être bien sûr traitées, prenons ici celle de l'antisémitisme.

L'écrivaine Brigitte Stora, de formation sociologique et psychanalytique, a publié l'essai *L'antisémitisme, un meurtre intime* (Bordeaux, Le Bord de l'eau, 2024). Il est issu de sa thèse de doctorat en psychanalyse « L'antisémitisme : un meurtre du sujet et un barrage à l'émancipation ? »<sup>2</sup>. En un mot, l'antisémitisme est le nom du refus de l'Autre : refus de l'altérité, refus de la dette envers lui et refus de l'altérité en soi-même. Telle est la thèse de l'autrice défendue dans ce livre qui se déploie en trois parties.

Dans la première partie, Brigitte Stora propose une histoire de l'antisémitisme qui est une « très ancienne vision du monde ». Vision séculaire, surtout depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, « une obsession conspirationniste » (p. 21) dénonce une « domination juive » qui trouva son acmé dans *Les Protocoles des Sages de Sion*, pamphlet inventé au sujet du projet d'une prétendue conquête du monde par les Juifs et les francs-maçons. Bien qu'il fût prouvé que c'était un faux, il servit de référence à Hitler. L'antisémitisme n'est donc pas nouveau et il a placé la gauche dans l'embarras : « Pour la gauche, le combat dreyfusard fut aussi son propre sauvetage. Il permit d'arrimer le combat social à l'émancipation du genre humain, dans une lutte contre toutes les injustices, solidement attachée à la défense de ses propres valeurs. » (p. 30). Mais, « au début des années 2000, [...] une partie de la gauche culturelle dite radicale, a préféré parler d'une instrumentalisation de l'antisémitisme, considérant que sa dénonciation ne pouvait que servir un autre agenda : celui des puissants et des possédants » (p. 30-31).

Dans le même temps, « l'antisionisme et plus exactement la haine d'Israël ont servi de carburant au nationalisme arabe, ils furent au cœur de son despotisme, sans doute aussi de son échec. [...] Le désir d'émancipation qui avait mené aux indépendances s'est cogné au mur du ressentiment, faisant de l'Occident et de la modernité l'enjeu d'un conflit intime entre désir et haine que le nom d'Israël est venu incarner. Ce nom historiquement coupable d'Israël a constitué pour le monde arabe la clef d'explication et le nom propre

---

<sup>1</sup> Francesca Albanese, Human Rights Council, « [From economy of occupation to economy of genocide](#) », Report of the Special Rapporteur on the situation of human rights in the Palestinian territories occupied since 1967, Fifty-ninth session 16 June–11 July 2025. [Commission d'enquête de l'ONU](#), 16 septembre 2025.

<sup>2</sup> Thèse soutenue le 20 septembre 2021, Université Paris Cité, <https://theses.fr/s179955>.

de son échec, vécu tout entier comme une spoliation étrangère. » (p. 31-33).

Le Juif veut conquérir le monde, mais il est également coupable, selon le discours antisémite : coupable d'avoir tué Jésus. Tel est le fond de l'antijudaïsme chrétien occidental. Dès lors, « pour triompher, c'est-à-dire se romaniser, le christianisme a dû renier ses propres racines juives » (p. 42). Pour cela, « l'antijudaïsme chrétien a institué le judaïsme comme un envers de lui-même, faisant de la figure du juif l'archétype de l'altérité menaçante » (p. 45). Conspirationnisme et antisémitisme sont donc étroitement liés par un « même imaginaire » (p. 47) qui nourrit l'effondrement démocratique et le désespoir politique.

C'est à l'élucidation de l'« Autre en soi », comme condition du sujet, qu'est consacrée la deuxième partie du livre. Pour l'autrice, cela signifie plusieurs choses. Selon la pensée antisémite, il faut « tuer le juif en soi » (p. 58) parce qu'il nous a dépossédés de la responsabilité d'être sujet. Pour Brigitte Stora, c'est le récit biblique qui imprime une lecture particulière : « C'est le souvenir d'avoir de l'Autre en soi et d'avoir été cet "étranger" pour l'autre qui forge la responsabilité du sujet biblique. Car l'Autre est une brèche en soi, un renoncement à la suffisance et à la toute-puissance » (p. 68). Donc désir-dette, coupure avec le divin qui passe le relais à l'humain pour accomplir la tâche de faire son monde et exil comme condition de la liberté, tel est le « triangle ontologique » (p. 71) défini par le récit biblique. D'où la question posée par l'autrice : « L'antisémitisme serait-il une réponse négative au choix du Deutéronome<sup>3</sup>, nous révélant que le choix du mal demeure toujours une option et que, de l'Humanité, on peut choisir de s'enfuir ? », l'antisémitisme étant alors un « refus de l'Alliance » (p. 81).

Brigitte Stora propose personnellement ici non pas une lecture religieuse mais une lecture psychanalytique tout autant que, en

filigrane, politique : « La dangereuse coïncidence à soi, la dérobade liée au meurtre, l'alliance et l'exil, sont des éléments précieux du judaïsme, de ce "langage" dont parle Leibowitz, qui permet de penser la responsabilité humaine. Les juifs réels, qu'ils soient ou non pratiquants, sont pourtant loin d'incarner une quelconque adéquation avec le message biblique. Seule l'impossibilité antisémite de penser le décalage et le symbolique a enchaîné les Juifs à l'éthique récusée. C'est dans ce refus radical d'autrui que les antisémites ont fait des Juifs la personnification de l'origine, du désir, de la dette et de la loi. » (p. 85).

Ainsi, l'éthique étant fondée sur « l'expérience de l'altérité », c'est le désir de l'Autre qui peut conjurer le mal, car celui-ci « est là comme une option, un choix » (p. 95). « Freud associait le mal à la "pulsion de la mort", comme un Thanatos qui s'opposerait perpétuellement à l'Éros. Cette pulsion de mort qu'il nomme destructivité est toujours à l'œuvre, même derrière le vernis de la civilisation. Le nazisme a offert une triste illustration de cette intuition. L'écrivain Stefan Zweig écrivit que seul son ami Freud avait été capable d'imaginer cette défaite de la raison et de la culture. » (p. 95-96).

Il s'ensuit – et c'est la troisième partie du livre de Brigitte Stora – que la haine de l'Autre est un « meurtre intime ». « Dans toutes les sociétés humaines, le nom désigne une personne. » (p. 110). Chacun, de sa naissance à sa mort, est reconnu par son nom, et est tenu d'en répondre. Mais quand l'antisémitisme atteint des paroxysmes comme dans le nazisme, c'est le nom qui doit être rayé, aboli, remplacé par une étoile jaune ou par un numéro de camp de la mort. Dans le temps de la révolution bolchevique, le nom juif fut défendu, mais, sous le stalinisme, il s'agit de « "déjudaïser" la révolution » (p. 115). Et l'autrice précise que « ce que l'antijudaïsme a inventé, c'est la collision [du nom juif] avec la culpabilité » (p. 117), et « pour échapper à cet anathème et rejoindre

<sup>3</sup> Note de JMH : Dans la Bible, le Deutéronome est le message de Dieu délivré à Moïse pour perpétuer l'Alliance avec lui.

les rangs de l'humanité, les Juifs doivent renoncer à leur nom » (p. 118). *A contrario*, « ces noms "impérissables", sont les véritables acteurs du film documentaire "Shoah" de Claude Lanzmann. Dans le néant qu'il donne à voir, chaque nom de disparu apparaît comme un défi à l'engloutissement. » (p. 122). Et « le nom propre est une reconnaissance de dette, une fidélité aux disparus comme une lutte entêtée contre le néant. » (p. 124).

Puisque la dette est liée à la vie et à la perpétuation de celle-ci, son refus « est sans doute au fondement des oppressions » (p. 129) : celle des femmes victimes du patriarcat, ainsi que l'abandon des personnes âgées et le refus de l'idée qu'il y aurait une dette coloniale qui exprimerait une repentance. Contre le triptyque maussien – donner, recevoir, rendre –, « l'antijudaïsme de l'Église ne fut-il pas d'abord cette dénonciation du don, de l'héritage et finalement du refus de la dette ? » (p. 130-131). Et Brigitte Stora cite cette phrase d'un rescapé : « Ils ne nous pardonneront pas le mal qu'ils nous ont fait. » (p. 131) parce que « la Shoah est une dette bien trop lourde à porter, elle a endeuillé l'humanité, mais elle a aussi sali son nom. Face à cette "honte d'être homme" dont parle Primo Levi, le discours antisioniste offre une sorte de réparation, presque une rédemption. » (p. 145).

C'est ici que l'interprétation de Brigitte Stora peut commencer à être discutée. Pour l'autrice, « la culpabilité occidentale ne fut pas à l'origine de la création d'Israël, mais elle est sans doute à l'origine de sa détestation » (p. 147), dit-elle, tout en adhérant explicitement à l'idée du rachat, de la rédemption. Comment comprendre cette dualité, pas de culpabilité responsable de la création d'Israël et rédemption ? Le mouvement sioniste est né à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle sous l'impulsion de Theodor Herzl, qui créa l'Organisation sioniste mondiale en 1897, et de la déclaration d'Arthur Balfour en 1917 appelant à l'implantation d'un foyer national juif en Palestine. Donc, avant même la Seconde Guerre mondiale et le génocide perpétré par les nazis, le sionisme a

l'ambition de prendre possession d'une terre, dans la perspective de la création d'un État Israël. Après sa création, et de façon progressivement de plus en plus marquée, l'expansion coloniale s'est accrue au point de faire quasiment disparaître la base matérielle d'une terre que pourraient occuper librement les Palestiniens. À cela s'ajoute la nature de l'État d'Israël à fondement religieux qui exclut de fait *a priori* toute citoyenneté réelle aux non-juifs. Aussi, le refus du sionisme en tant que représentant de ce type d'État peut-il être assimilé à l'antijudaïsme venant du fond des âges et à l'antisémitisme qui en est la traduction restée omniprésente jusqu'à nos jours ? C'est la question laissée dans l'ombre par Brigitte Stora. Dès lors, soit antisémitisme et antisionisme sont assimilés puisque les conditions de l'avènement du sionisme sont laissées de côté, et la thèse selon laquelle l'antisionisme pourrait être réduit au rachat d'une mauvaise conscience occidental-chrétienne est fragilisée, soit c'est cette assimilation qui ne tient pas.

Autrement dit, si l'interprétation essentiellement psychanalytique de l'antisémitisme proposée par Brigitte Stora offre une lecture intéressante – et le « choix du mal » peut être rapproché de la « banalité du mal » d'Hannah Arendt –, elle souffre d'être partiellement déshistoricisée et donc insuffisamment politisée, bien que l'autrice réproouve sans ambiguïté la politique israélienne :

« Bien avant l'occupation inique des territoires palestiniens et l'extrême-droïtisation de l'actuel gouvernement israélien, la nazification d'Israël fut à l'œuvre dans la propagande stalinienne et dans celle du nationalisme arabe. Puis le négationnisme lui a donné une ampleur inégalée. Elle est aujourd'hui monnaie courante à l'extrême gauche. L'insistance sur le lien supposé criminel entre la Shoah et Israël, la Shoah étant l'alibi du sionisme, relève du discours classique de la récusation de la dette, celui qui a à voir avec l'antisémitisme. Or la supposée complicité entre le sionisme et le nazisme ne relève pas de l'histoire mais de la calomnie. Celle-ci s'appuie sur une idée

devenue doxa : la Shoah serait à l'origine de la création de l'État d'Israël, ce qui, tout compte fait, aurait "profité" aux Juifs. On ne peut, sans risquer l'obscène, réduire le lien entre la Shoah et Israël à un rapport de causalité. L'État d'Israël n'a pas été créé "grâce" à la Shoah et l'existence de cet État ne saurait jamais la "rembourser". » (p. 146).

Pas « grâce » effectivement, mais la décision internationale fut prise « à la suite de ». Et rembourser quelque chose dont l'inhumanité confine à l'infini n'aurait aucun sens.

Brigitte Stora voit juste quand elle écrit : « en faisant porter aux Juifs, le peuple paria puis vomi par l'Europe, le poids de ses propres péchés comme le nazisme, le colonialisme et l'apartheid, il s'agit bien souvent d'une réécriture de l'histoire et d'une dénonciation d'une dette. L'Europe aurait pu affronter ses deux dettes en se tenant aux côtés des Juifs et des Arabes, deux peuples battus par l'histoire. Cette responsabilité aurait dû engendrer une volonté politique active d'aider à une solution de coexistence entre deux nations. » (p. 147).

Malheureusement, cette coexistence fut hypothéquée parce que si, « dans les années 1950-1960, l'agitation antisioniste fut responsable du départ de 800 000 Juifs quittant leur terre natale devenue hostile » (p. 182), au moins autant de Palestiniens venaient d'être chassés de leur terre lors de la Nakba, sans que cela soit rappelé.

L'interprétation psychanalytique de l'antisémitisme proposée par Brigitte Stora a toute sa légitimité. Dans ce cas, conduisons-la jusqu'au bout : l'oubli d'un élément fondateur de l'État d'Israël s'apparente à une autre forme de déni, d'enfouissement, qui s'ajoute à celui qui condamne les Juifs à être indésirables et coupables. Sortir d'une guerre de trois quarts de siècle suppose de lever les deux dénis. La recrudescence parallèle des agressions antisémites et contre les musulmans en montre l'exigence et l'urgence s'il le fallait.

On terminera en disant que la force du livre de Brigitte Stora est de réaffirmer à chaque instant que le désir de l'Autre est

fondateur de tout projet d'émancipation politique. Ce livre est donc une pièce apportée au débat.

Jean-Marie Harribey est membre d'Attac, de la Fondation Copernic et des Économistes atterrés. Il est auteur de plusieurs livres dont le dernier est *En quête de valeur (s)*, Éd. du Croquant, 2024.